

64. Val-Richer, Samedi 21 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amour](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1837-10-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'attends. Vous connaissez cet état où l'âme n'a plus qu'un sentiment, qu'une idée, où la vie est suspendue partout, partout, excepté sur un point.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°108/146-147

Information générales

Langue Français

Cote

- 240, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/412-417

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

J'attends. Vous connaissez cet état où l'âme n'a plus qu'un sentiment, qu'une idée où la vie est suspendue partout, partout excepté sur un point. C'est un état bien pesant. D'autant plus pesant qu'il est plein d'hypocrisie ; on va, on vient, on parle ; on a l'air de penser à tout. J'ai fait recommander hier au facteur de la poste de venir aussi vite qu'il le pourrait. Mais il ne sera pas ici avant 10 heures et demie. Cette nuit je me suis réveillé dix fois croyant l'entendre arriver. Ah, dearest, que sert d'avoir vécu d'avoir souffert si l'on n'apprend pas du tout à souffrir si l'on se retrouve, après, tant et tant d'épreuves, aussi impatient à la souffrance, aussi ardent au bonheur, aussi agité, aussi tremblant, aussi avisé. Et pourtant, je m'admire ; je me trouve d'une patience, d'une modération excessive. Si je m'en croyais, si je suivais ma pente, si mes actions étaient l'image fidèle de mes sentiments, où serais-je aujourd'hui ? Je vous l'ai dit souvent : on a mille fois plus de vertu qu'on ne croit. Mais elle ne gouverne que le dehors. Depuis hier, je me raisonne sans relâche ; je me dis tout ce que ce me dirait le plus sensé, le plus bienveillant ami, que rien ne peut être changé dans votre situation, dans notre situation, que votre fils ne peut vous avoir rien amené, rien apporté que nous n'eussions prévu puisque nous avons prévu le pire, que son arrivée vous délivre au contraire d'une crainte plus grave, que vos lettres à tout ce monde-là sont parties & &. Tout cela est vrai, j'espère, j'en suis sûr. Mais jusqu'à ce que j'aie des nouvelles, des nouvelles comme il me les faut, toutes ces vérités-là sont mortes. Je les vois et elles ne me font rien. Elles passent devant mon esprit & quand elles ont passé, je me retrouve tel que j'étais. Je n'ai pas même la ressource de me blâmer moi-même, de me dire que j'ai tort de vous tant aimer, de mettre ma vie en vous, que j'aurais mieux fait de laisser mon cœur dans son tombeau. Il n'y a pas moyen ; ces idées-là ne peuvent m'approcher. Quand elles essayent d'apparaître de loin, à l'instant je vous vois, vous avec tout ce que vous avez de noble, de vrai, de tendre, de rare, vous excellente et charmante, vous si aimable, si attrayante, si attachante et toujours d'en haut. du plus haut ou puisse habiter une créature ! Comment aurais-je fait vous connaissant, pour ne pas vous aimer comme je vous aime ? Comment ferais-je vous aimant, pour ne pas être inquiet, troublé, impatient, avide, jaloux, insatiable comme je le suis ? Je n'ai qu'à me résigner. Je me résigne. Dans deux heures j'espère, je n'y aurai pas tant de peine.

J'attends toujours. Vous me direz sans doute si je puis continuer à vous écrire comme je ferais, ou s'il faut prendre quelque une des précautions que vous m'avez indiquées. En attendant, et pour que rien ne manque à la sûreté, je vous ai écrit hier soir et vous aurez demain une lettre officielle, très officielle. Il n'y a personne qui ne puisse lire celle-là aussi, n'a-t-elle point de Numéro.

11 heures 1/4

Me voilà rassuré. Me voilà heureux. Pourtant, je vous envoie ma folie, car c'est de la folie. Je vous l'envoie même directement. Il n'y a, ce me semble, aucune raison de ne pas le faire. Vous l'aurez trois heures plutôt. Et je ne vous ai pas seulement demandé si vous étiez toujours plus souffrante ! Je n'ai pas songé à votre santé ! Décidément dites-moi si quand je vous écris comme aujourd'hui, vous voulez que ce soit directement, ou directement. Adieu, adieu. Adieu. J'y mets tout. G.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur240

Date précise de la lettreSamedi 21 octobre 1837

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 64. *Val-Richer, Samedi 21 octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-10-21.*

Éditeur : Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/01/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1001>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 10/05/2021
